

Bien entouré.

Je me prépare à partir travailler. Il est temps, je vais quitter ma chaise. C'est ma préférée, j'ai pris mon repas dessus. Elle a une personnalité extraordinaire, généreuse : absolument charmante. J'aime beaucoup les chaises, de manière générale. Jamais une chaise ne m'a déçu. Elles sont toujours si accueillantes, sympathiques, j'irais même jusqu'à souriantes. J'ai rarement vu une chaise de mauvaise humeur, une chaise qui ne se serait proposée qu'à contrecœur. Et puis elles dissimulent des profondeurs insoupçonnées d'intelligence et d'humour. Non, décidément, je ne pourrais vivre sans la compagnie de mes chaises. Je regrette d'avoir à les abandonner si souvent, mais elles comprennent que c'est nécessaire, que je dois travailler. Jamais elles ne me le reprocheraient, ce n'est simplement pas dans leur caractère.

Je me lève donc, salue mes chaises qui me souhaitent avec leur retenue habituelle une bonne journée de travail et me dirige vers la porte. J'ai bien sûr un dernier regard pour ma préférée, sur le dos de laquelle je laisse mon écharpe : il fait beau et puis elles s'entendent bien, elles ont le même humour et, dans une large mesure, les mêmes goûts.

Je referme la porte délicatement : elle est assez susceptible. Il lui est arrivé de me faire des scènes inimaginables parce que je l'avais claquée sans ménagement, voire sans lui adresser un regard, ou un petit mot gentil. J'essaie donc de la traiter avec plus d'attention. C'est important, après tout, d'être apprécié de ceux qui vous entourent au quotidien.

Je ferme ensuite le verrou. C'est une serrure heureuse, elle m'aime beaucoup. Ma seule présence la met habituellement en joie. Aujourd'hui, par exemple, elle m'observe depuis que j'ai commencé à manger, guettant tous mes gestes, impatientes de me voir me diriger vers elle. Je la salue donc aussi, avec un peu de modération cependant, je ne voudrais pas qu'elle développe des sentiments trop disproportionnés. Et puis cela n'arrangerait en rien ses relations avec la porte.

Dans l'escalier, je croise ma voisine. Elle est grande, maigre, les cheveux grisonnants, un visage très en longueur. Elle est habillée de bleu marine et de gris, avec de grosses chaussures solides. Elle vit seule mais elle porte une alliance. Elle remonte son sac de courses, je suppose qu'elle revient du marché. J'aime beaucoup son sac, il est tout à fait charmant, un peu triste, peut-être, mais charmant.

Je passe ma journée au bureau, comme à mon habitude. Ce n'est pas un emploi très passionnant mais ça me permet de gagner ma vie. Mon supérieur direct m'apporte régulièrement des dossiers à traiter. C'est un grand homme toujours en costume gris. Il porte des cravates de couleur assez souvent, et des chaussures noires vernies. Il a des cheveux gris, ramenés vers l'arrière, et des petites lunettes à double foyer. Je ne le croise que rarement, mais il fait irruption dans mon bureau une ou deux fois par jour pour déposer des papiers, le plus souvent sans un mot.

J'aime assez ma table de travail. Bien sûr, nous sommes liés par des contraintes professionnelles, ce qui entache nos rapports de quelques tensions, mais c'est une table dévouée à l'entreprise, toujours prête à faire de son mieux, en grognant parfois, en boudant un peu le plus souvent mais elle fait toujours son travail. Je n'ai jamais eu l'occasion de la prendre en défaut.

Mon fauteuil est son exact opposé, ce qui est surprenant si on considère à quel point ils sont proches et liés. Il est exubérant, il ne prêche que le confort, le plaisir, essaie toujours de reporter à plus le travail à faire. Il tente même souvent de me distraire, de me raconter les dernières blagues et ragots. Il me rend parfois difficile certains dossiers, pour lesquels je n'ai aucune passion.

Je considère ces dossiers comme je considère les livres. Ils sont faux. Bien sûr, ils ont leur caractère, leurs opinions, comme tout le monde, leur personnalité. Mais ce n'est jamais vraiment la leur. Ce sont les mots qui gâchent tout. Derrière les mots qu'ils renferment se dissimulent milles idées qui ne leur appartiennent pas, qui trahissent leur personnalité véritable et l'empêchent d'apparaître. Ils ont réduit leur existence à n'être que les répétiteurs des idées et des personnalités des autres, ils n'ont plus rien d'authentique.

C'est pourquoi je n'aime qu'assez peu les livres. Certains arrivent encore à mémoriser, mais seulement si je les

ne lis pas. Si je m'en tiens à ce qu'ils sont sans leurs mots, sans leurs masques, alors certains me plaisent. J'en garde quelques-uns dans ma bibliothèque (qui supporte d'ailleurs assez mal que je l'utilise si peu, mais c'est une autre histoire). Quelques livres de poche dont l'humilité et la simplicité m'ont attiré, et puis un ou deux volumes reliés de cuir, solides et rassurants. Ils me tiennent compagnie, certaines nuits où je m'inquiète pour rien et où j'ai besoin d'être soutenu, entouré.

La fin de journée arrive et je prends à nouveau le chemin de mon domicile. Il faut que je m'arrête acheter une nouvelle chemise. J'ai peur que ce soit un peu long. Ils ont tellement de modèles différents, chacun avec son caractère, ses idées bien arrêtées sur le type de personne à qui il veut être vendu, c'est assez éprouvant. Et puis, en ayant si peu de temps pour faire connaissance, on est jamais certain de ne pas se tromper, de ne pas se laisser leurrer par des premières apparences enjôleuses. Je n'aime pas avoir à choisir une chemise comme ça, sans être vraiment sûr de qui il s'agit. C'est un calvaire ensuite, lorsque la vérité se fait jour et qu'il faut, au quotidien, se supporter malgré tout.

Alors souvent, je reviens plusieurs jours de suite avant de me décider. Ça me permet de faire connaissance un peu plus, de me tromper moins souvent. Aujourd'hui, je me décide finalement à ne faire qu'un passage rapide, récolter uniquement des premières impressions sur les chemises présentes. Quelques-unes me plaisent assez, mais je ne veux pas m'engager trop vite. Et puis il y en a une série que j'aimerais revoir dans de meilleures conditions : leurs contres étaient déchaînés et ne les laissait pas en placer une, il faudra donc que je revienne demain lorsqu'ils seront plus calmes et que je pourrais voir les chemises elle-même.

Je rentre donc chez moi. La serrure m'accueille à grand renfort de sourires et de petits cris joyeux. La porte boude, un voisin a posé contre elle des sacs de provision. Or ma porte a des prétentions élitistes. N'est pas porte qui veut ; après tout, elle n'a pas tort, ce n'est pas, par exemple, à la portée d'un sac.

Et je retrouve enfin mes chaises. Le temps de les saluer, de leur raconter un peu ma journée et la sonnerie de l'entrée retentit. Je me souviens alors qu'une collègue de bureau m'a dit qu'elle passerait me voir ce soir. Je vais lui ouvrir. Elle est grande, très fine, avec de grands yeux clairs. Un visage commun mais pas désagréable. Elle porte une robe bleue claire qui me semble assez timide et des escarpins.

Elle vient s'asseoir dans le canapé. Je m'installe dans une chaise face à elle et je lui offre à boire. Nous parlons peu, ce qui finalement n'est pas pour me déplaire. Moins de mots et plus de réalité, plus de caractère. Elle me félicite cependant sur la décoration de mon appartement et sur l'ameublement.

Ça dure un moment et elle se lève, pour partir visiblement. Je la raccompagne jusqu'à la porte.

Et, sans un mot, sans rien rajouter, sans teinter de mots maladroits ce moment, elle m'embrasse doucement avant de redescendre les escaliers en me jetant un regard toutes les trois ou quatre marches. J'ai l'impression qu'entre-temps elle parle à son sac à main. Cette fille me semble soudain si touchante, timide, pleine de vie et d'aspects que je connais pas encore, que je n'ai pas su voir.

Mais comment s'appelle-t-elle ?

Cécile ?

Cette fille est belle comme une chaise.